



COSTUMES MEXICAINS.

Jeune Ouvrière.

Tapalo de Cotonde. Robe d'Indienne imprimée. Bras et jambes nus. Soutiers de Satin.

Imp. bib. de la Cour.

PLANCHE PREMIÈRE.

JEUNE OUVRIÈRE.

Sexe charmant, aimable moitié du genre humain, sous tous les climats de la terre, en dépit de l'ignorance et de la barbarie, n'importe sous quelles couleurs, et sous quel costume, l'empire de tes grâces étend sa bienfaisante influence, et rend meilleurs les hommes, en imposant une trêve aux passions haineuses qui les agitent. Malgré son teint pâle et olivâtre, la jeune ouvrière mexicaine ne renonce pas au privilège de plaire, et sait, par sa vivacité naturelle, par ses mouvemens rapides et gracieux, faire oublier parfois la gentille grisette parisienne. Une coiffure artificielle, des huiles parfumées ne chargent point sa tête. La nature a donné l'éclat du jais à son épaisse chevelure, et un simple ruban en emprisonne les longs flots d'ébène. Les roses ne contrastent point avec le lis de ses joues, mais des yeux vifs et pétillans, noirs comme l'aile du corbeau, nagent dans la volupté sous deux arcs de velours qui se rejoignent sur un nez aquilin. Aucun corset ne gêne sa taille flexible comme le serpent des prairies, et ses formes se dessinent sous le léger tissu qui la couvre. Sa coquetterie se borne à bien tourner un petit pied enfermé dans un soulier de satin afin qu'il appelle l'attention, et l'arrangement perpétuel de sa mantille laisse à deux bras arrondis la faculté de prendre les poses les plus séduisantes. Son esprit naturel lui suggère des réparties piquantes qu'elle n'a pas puisées dans une lecture qu'elle ignore; légère, enjouée, sans prétentions, sans apprêt, sa piété religieuse est son seul bouclier contre la séduction; mais, si elle cède, elle se persuade bientôt que le plaisir est un crime qui ne peut exciter la colère inexorable du ciel.

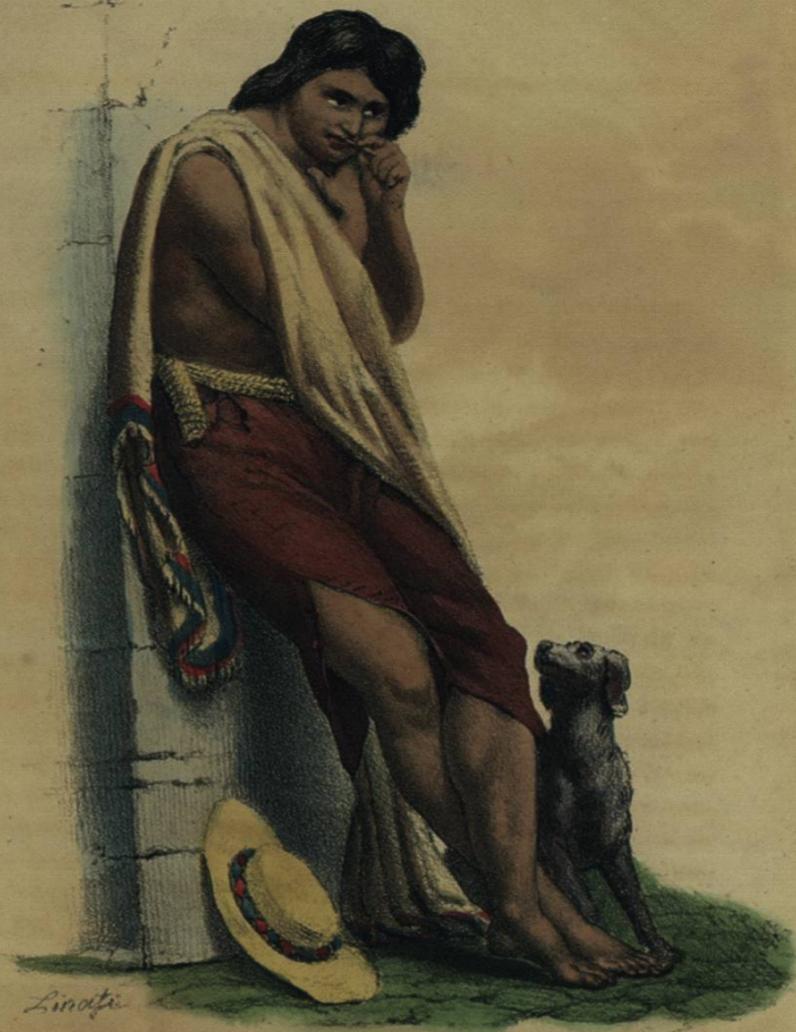
NOTA. La robe est d'indienne grossièrement imprimée dans le pays, ainsi que la bordure. La mantille ou tapalo est d'une étoffe de coton très-serrée qu'on appelle *manta* avant d'être peinte. On en fabrique à Puebla de los Angeles, et on en envoie d'Angleterre en blanc qu'on peint ensuite dans le pays.

LEPERO. — VAGABOND.

C'est le nom qu'on donne à Mexico à un homme de la dernière classe du peuple, de race croisée indienne et espagnole.

Le Lepero est le Lazzaroni de Naples; mais s'il y a quelque chose de plus ignoble dans ses traits, il est cependant plus indépendant; car il a moins de besoins. Sur les débris d'une civilisation dégradée, il vit au milieu d'une ville populeuse presque dans l'état de nature. Pas de chemise, pas de chaussure, un morceau de cuir et une *manta* de laine forment son habillement. Cette même couverture devient son lit pendant la nuit, et l'entrée d'une porte cochère ou les degrés d'une église lui servent d'habitation. Placé dans le jour au coin d'une rue, une commission à remplir, un fardeau à porter suffisent pour lui procurer la plus frugale des nourritures; une demi-douzaine de gâteaux de maïs, saupoudrés de piment, fournit à ses repas, l'eau de la fontaine est sa boisson. Un ciel pur constamment tempéré lui épargne la nécessité d'autres vêtements. Vivant au jour le jour sans s'occuper du lendemain, aussitôt qu'il a gagné de quoi passer les vingt-quatre heures, couché à l'endroit qui lui sert de gîte, un léger sommeil suspend ses facultés, jusqu'à ce qu'une nouvelle aurore, renouvelant ses besoins, l'oblige à chercher de nouveaux moyens de les satisfaire.

Heureux mortel peut-être, si le poison de la corruption et du fanatisme ne venait agiter son cœur simple et son esprit paresseux, si les liqueurs fermentées ne portaient le trouble dans ses sens, si la fureur du jeu ne l'entraînait souvent au crime, et si ces nécessités factices n'en faisaient quelquefois un instrument docile dans les mains du despotisme et de la superstition!



COSTUMES MEXICAINS.

(Lepero) Vagabond.



COSTUMES MEXICAINS.

Séminariste.

Soutane de Castorine.

SÉMINARISTE.

Celui qui connaît l'Espagne verra dans le séminariste mexicain une fidèle copie du séminariste espagnol. Dans tout pays qui admet la suprématie de l'autel sur le trône, appliquée aux transactions humaines, le premier des états est nécessairement celui de prêtre. Ainsi puisque rien n'est au dessus, il n'y a point de père de famille qui, songeant à donner une éducation à ses enfans, n'aspire à les voir un jour dans les hautes dignités de l'église. L'éducation y est donc théologique; les autres connaissances ne sont que secondaires, et les séminaires, sous l'immédiate surveillance des évêques, ne sont que des pépinières de curés, où le costume même commence par séparer le néophyte du reste de la société. Mais comme il est de l'essence de toutes les institutions qui ont vieilli, de manquer leur but, rien n'est moins propre à former un bon prêtre qu'un élève des séminaires mexicains; dans un pays où le développement de l'adolescence est précoce, à l'âge de douze ou treize ans, ces enfans-hommes, sous le prétexte d'aller voir leurs parens, obtiennent de sortir pendant le jour et puisent dans la société tous les vices qu'elle présente.

On les voit courir, jouer et fumer dans les rues avec un abandon qui contraste avec la sévérité religieuse de leur costume. Celui-ci consiste en une robe de castorine, ouverte sur les côtés, et dont la couleur varie selon les classes. Ainsi il y en a des rouges, des bleues et des brunes; l'espèce de bande terminée en étole qui leur descend de l'épaule jusqu'aux talons varie aussi de couleur avec la soutane; l'anneau de plomb qui l'empêche de voltiger, et qu'on distingue en arrière, devient souvent l'arme qui décide de leurs combats aux heures de récréation.

HACENDADO.—CRÉOLE PROPRIÉTAIRE.

Dans une ci-devant colonie, riche de toutes sortes de productions, et surtout de métaux précieux, dont les fondateurs ont réduit à l'esclavage les indigènes; à côté de milliers de malheureux, on trouve un homme opulent qui exploite leurs bras vigoureux pour vivre dans le luxe et dans la mollesse. Voyez cet opulent campagnard, issu de quelque conquérant du Mexique, l'étendue de ses domaines serait en Europe celle d'une province. Deux mille Indiens, anciens et légitimes propriétaires de ses champs, les arrosent de la sueur de leur front pour remplir ses greniers de maïs et ses magasins de sucre et des fruits du Tropique. Condamné cependant naguère lui-même à souffrir le joug d'une capitale éloignée et jalouse, ses richesses ne pouvaient être employées au bien de son pays.

La métropole empêchait avec soin tout ce qui pouvait élever les colonies au rang des nations. Le Créole ne pouvait aspirer à l'influence des emplois. Un système d'abrutissement lui interdisait les jouissances intellectuelles; Rome et Madrid, voilà tout ce qu'il entrevoyait au delà de l'Océan. Un luxe incommode et grossier, les solennités de l'église, les plaisirs de la table et du jeu, absorbaient ses trésors et ses loisirs. Son éducation avait tout fait pour le rendre pusillanime et énervé; mais le sol, le climat, les distances l'ont rendu agile et courageux. L'excès du despotisme, et une longue humiliation ont fini par le révolter, et cette arme, héritée peut-être de quelque audacieux compagnon de Fernand Cortès, a cessé d'épouvanter le malfaiteur, pour briller contre les oppresseurs de sa patrie.

Le Créole mexicain a versé bravement son sang pour l'indépendance de son pays; il a proclamé la liberté, l'égalité et mérité l'admiration de son siècle.

NOTA. Son manteau, appelé *manga*, est une pièce de drap bleu ou vert, coupée en ovale et doublée de percale peinte. Au milieu est une ouverture par laquelle passe la tête. Elle est entourée d'un rond de velours galonné et orné de franges qui couvrent les épaules. Son chapeau est de vigogne galonné en dedans, sa veste de chamois est fermée comme une camisole. Il montre sa chemise de toile très-fine bien plissée sur le devant; ses bottes sont ouvertes et rabattues sur le côté.



COSTUMES MEXICAINS.

(Hacendado) Propriétaire.

Veste et pantalon de peau de Daim. (Manga) espèce de Manteau de drap. Bottines ouvertes sur le côté. Relique.



COSTUMES MEXICAINS .

Tortilleras .

Femmes qui pétrissent leurs petits gâteaux de Maïs, qu'on roussit à la poêle et qui remplacent le pain pour le peuple.

PLANCHE CINQUIÈME.

TORTILLERAS.

Le froment n'était pas connu des anciens Mexicains. Les régions situées sous les Tropiques ne sont pas favorables à sa culture ; le défaut de gelées, les chaleurs excessives, les pluies périodiques, et d'autres causes, le font croître avec trop de luxe, et nuisent au développement et à la maturité des épis. Le maïs formait, et même aujourd'hui forme encore l'aliment le plus général de la population. A défaut de moulins ou parce que la farine de maïs est difficile à pétrir, les femmes de chaque ménage sont chargées de l'élaboration de cette nourriture quotidienne. La jeune épouse apporte en dot à son mari un tabouret, et un rouleau de pierre qu'on appelle *métate* (mot indien), comme pour annoncer qu'en reconnaissance de l'accueil qu'elle reçoit dans sa nouvelle famille elle va s'occuper de sa subsistance, et apporter le repos à la mère de son époux. Les gâteaux de maïs, appelés *tortillas*, exigent un travail qui ressemble assez à celui qu'il faut pour fabriquer le chocolat. On met en infusion dans l'eau les grains du maïs, et, lorsqu'il est gonflé, on l'écrase, et on le réduit en pâte sur le petit banc de pierre incliné, avec le *métate*. L'eau et la partie fibreuse tombent peu à peu dans un baquet qui est placé au dessous, et lorsque la pâte est convenablement pétrie on en fait de petites boules, qu'on passe à une servante qui, à force de les tourner, en frappant entre les deux paumes de la main, en fait un gâteau très-mince et circulaire qu'on roussit pendant quelques instans dans une poêle de fer pour lui donner un peu de consistance. Ces *tortillas*, assez fades, sont indigestes pour les Européens, qui n'aiment pas à en rehausser le goût avec du piment, comme le font les gens du pays, et elles causent quelquefois des maladies intestinales et des obstructions aux viscères de la digestion. L'usage du pain se généralise chaque jour davantage.

DRAGON.

D'immenses distances à parcourir, de riches pâturages, et l'abondance du maïs, excellente nourriture pour les chevaux, font du Mexique une région très-propre à tenir sur pied une bonne cavalerie. Les chevaux mexicains descendant des étalons de l'Andalousie conservent beaucoup des traits et des qualités de leurs pères. Vifs et nerveux, si leur croupe correspondait à leur devant, ou pourrait les citer comme des chevaux parfaits; toutefois, ce défaut est racheté par une force de résistance peu commune, et par l'aptitude à se passer de nourriture et de soins pendant une journée entière de marche. Là où les chevaux sont bons et nombreux il ne manque pas non plus de bons cavaliers, et dans ce moment on peut hardiment établir la supériorité de la cavalerie mexicaine sur la cavalerie espagnole. La guerre et le dénuement où s'est trouvée la république par suite des efforts qu'elle a faits pour établir son indépendance, ne lui avaient pas laissé le moyen d'équiper convenablement ses troupes; aussi ce n'est que depuis l'emprunt contracté avec l'Angleterre que le gouvernement a pu leur donner, et surtout à la cavalerie, une physionomie européenne. Maintenant les treize régimens de cavalerie mexicaine ne laissent rien à désirer, si ce n'est des officiers assez instruits pour savoir que la liberté civile ne doit pas détruire la subordination militaire.

On vient de substituer un casque au chapeau rond qui distinguait les anciens cavaliers américains. Ce changement, s'il flatte l'œil davantage, n'est pas aussi commode pour le soldat. Le chapeau rond le garantissait des rayons d'un soleil presque toujours perpendiculaire, et son cou, des pluies qui tombent souvent par torrens depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre.



COSTUMES MEXICAINS.

Dragon. Troupe de Ligne.

*Chapeau rond garni d'une bande de Mousseline.**Imp. de Duvernoy, Platin, lith. de la Cour.*



COSTUMES MEXICAINS.

Aguador. Porteur d'eau.

Tablier et Bonnet de Cuir. Cruches de terre.

PLANCHE SEPTIÈME.

AGUADOR. — PORTEUR D'EAU.

Tous les pays offrent quelques usages dont on ne sait pas se rendre raison, soit à cause de leur incommodité, soit à cause de leur bizarrerie. Le porteur d'eau du Mexique est un des objets qui frappent le plus les yeux de l'étranger : on a peine à concevoir comment, pour porter 50 livres d'eau, on n'ait trouvé d'autre moyen que de la mettre dans un vase de terre presque aussi pesant lui-même, et dont la forme sphéroïde concentre sur un seul point le fardeau. Ce vase, ne suffisant pas seul au besoin de chaque famille, et un poids si incommodé ne pouvant être augmenté, une petite réserve supplémentaire contenue dans une cruche attachée à deux courroies croisées sur la tête et suspendues par devant, sert de contre-poids au premier fardeau ; les balancemens de cette seconde cruche sont empêchés par le tablier qui l'assujettit au moyen d'un crochet. L'aguador ainsi bâillonné ou encadré dans ses doubles courroies, marche droit devant lui, sans pouvoir se permettre le moindre mouvement de tête, et apporte le liquide chez sa pratique ; un demi-réal, à peu près six sous de France, est le prix de sa course ; mais s'il travaille la journée entière il gagne de quatre à cinq francs par jour.

Les courroies qui se croisent sur sa tête l'empêchant de porter un chapeau, l'aguador est le seul être au Mexique qui porte une casquette.

SOLDAT DE LIGNE.

Ce jeune Indien, fier de son nouveau costume militaire, vient payer sa dette à sa patrie régénérée; il s'appuie sur cette arme, dont l'explosion incompréhensible et l'effet meurtrier ont consommé l'esclavage de ses ancêtres, et rayé des fastes de l'histoire la dynastie de Montezuma. Trop ignorant pour comprendre l'étendue des nouvelles destinées de son pays, ses idées confuses ne s'arrêtent pas encore peut-être sur les droits qu'on lui a ravés, et sur ceux qu'on vient de lui rendre. Il entend retentir autour de lui le nom de liberté, d'émancipation, d'indépendance; mais ces mots partent de la bouche des descendants de ces mêmes hommes qui renversèrent l'autel de ses dieux et le trône de ses rois.

Dans son air indolent, se lit à la fois l'ironie, le soupçon, ou l'insouciance d'un bienfait mal apprécié. Instrument docile jusqu'ici de la délivrance des neveux de ses oppresseurs opprimés à leur tour, la lumière n'a pas encore éclairé son intelligence; il n'a pas encore relevé tout-à-fait sa tête courbée sous un joug de trois siècles; peut-être le jour où il saura qu'il a combattu pour un pays qui fut le sien, de grands souvenirs lui révéleront ses droits et ses destinées! peut-être les liens de la civilisation et du malheur l'amèneront à fraterniser avec ses conquérans devenus ses concitoyens! alors, oubliant sa langue naturelle et les traditions antiques, il concourra à l'élévation d'un peuple puissant, composé d'éléments divers, il est vrai, mais ne formant alors qu'un seul et même corps.



COSTUMES MEXICAINS.

Soldat en petite tenue.

Veste et Pantalons de Toile. Coeffe de Schako en Moussetine.